

LA GÉO-INGÉNIERIE, LE MYTHE DE L'APPRENTI SORCIER

« Dispensons des particules de fer dans les océans pour doper le plancton qui avalera à son tour le gaz carbonique ! » Génial, nous sommes sauvé-e-s ! Cette solution technologique de pointe, financée par un magnat canadien du sable bitumineux, est emblématique d'un état d'esprit fallacieux. A chaque problème structurel complexe, il existerait une solution technique simple et ingénieuse. Et ça, c'est cool : ça permet de continuer « comme on a toujours fait ». Le *messianisme technologique* permet de faire illusion : accroissons l'extraction des ressources et le ballet des camions puisque la recette de la pureté est au bout du chemin. La sempiternelle « fin de l'histoire » serait plutôt une fuite en avant perpétuelle. En tout cas, faire miroiter l'idée que le climat est une vieille mécanique qu'il suffit de régler grâce à la technologie demeure souvent fort profitable. Pour persuader les investisseurs, il faut donc entretenir la distorsion de la réalité et technologiser les esprits. De nombreuses publications qui vantent cette maîtrise des éléments naturels sont ainsi largement financées par de grandes entreprises, les mêmes souvent largement responsables des émissions qui ont conduit au bouleversement climatique de nature anthropique. Bien au-delà du très humain Prométhée, le pompier pyromane prétend donc inventer la pluie. Au cœur d'autres études sérieuses hors du champ de la domination de la nature, d'autres questions et pistes complexes. Et si nous apprenions à vivre en fonction des écosystèmes ? Et si on réduisait les consommations ? Et si nous travaillions à réduire les inégalités sociales mondiales ? Interrogeons les concepts d'économie circulaire, durable, régénérable. Des intelligences techniques – évidemment ! – au service d'une politique économique qui roulerait plus juste.

MON TÉLÉPHONE, POUR SAUVER LE MONDE DU PAPIER ?

À ce rythme de croissance, il faudra bientôt l'énergie équivalente à la production de plus de 4000 centrales nucléaires pour faire tourner nos seules applications informatiques. Soit la moitié de l'électricité qui sera produite en 2030 dans le monde. Lorsque nous numérisons toute notre économie, nous dissimulons efficacement son caractère très polluant. Tandis que nous vantons la propreté de la dématérialisation, les conséquences de cette virtualité sont, elles, très concrètes. Pour sauvegarder la vidéo de mon chat, c'est presque 7 serveurs qui dupliquent mes images pour les conserver à coup sûr. 7 serveurs dans des centres immenses de données qui nécessitent du métal, du béton, de l'électricité et de l'eau pour tourner. Dans le discours, on présente le concurrent, l'adversaire, l'ennemi comme celui qui pollue et qui extrait le sang de la terre avec avidité. Cet écran, celui de la peur de l'autre, dissimule les esclaves modernes, ceux qui morflent en silence médiatique pour fournir à bas prix et très salement les composants de nos produits, consommés ici avec frénésie. Le discours qui fait ronronner Google vante le high-tech, la coolitude et l'hyperconnectivité. Mais en termes de droits humains et d'écologie décoloniale, les grandes holding transnationales ne sont plus beaucoup là.

LE BIO, C'EST PAS COMMUN, C'EST BOBO !

C'est sans doute vrai. Un paquet de mesures environnementales sont taillées pour des classes sociales aisées qui peuvent consacrer une partie de leurs dépenses au bien-être et au loisir. À l'aune de la mondialisation libérale, ce conflit s'exprime sur des échelles macro. Exemple ? Le vélo électrique, c'est top et ça mérite d'être subventionné ici car on ne produit pas d'émissions de carbone ici où on habite. Pourtant, l'offre exponentielle va s'approvisionner ailleurs : les matières premières sont puisées dans des territoires lointains dans des conditions sociales et environnementales souvent terribles. Salaires comprimés, conditions de travail lamentables se conjuguent au pillage extractiviste et saccages écologiques. L'habit vert du moine bien nourri masque bien le jeu de dupes. Est-il possible de travailler à des mesures écologiques communes sans nuire aux plus précaires ? En tout cas, il n'y a pas de planète B et nous sommes toustes interdépendant-e-s.

PROPAGANDE VERTE EN DÉMOCRATIE ?

« C'est la Chine qui pollue ! », tandis que « la Belgique est championne du monde du recyclage ! ». Sauf qu'elle exporte une part significative de ses déchets au bout du globe... Déchets plastiques, électriques, nucléaires. Il existe un marché légal de leur traitement ainsi que des filières illégales. La Chine, la Turquie, le Nigéria, la Malaisie, le Congo ou le Vietnam seraient-ils les poubelles de l'Europe ? Plusieurs États ont récemment mis un frein à « la libre circulation de ces marchandises » qu'impose pourtant le dogme libre-échangiste. Bouh ! Qu'ils sont vilains !

L'extraction de minerais en Chine est affreusement polluante, tandis que « l'Europe sauve la planète grâce à ses vélos électriques et ses éoliennes ! » Sauf qu'en fait, elle se sauve surtout elle-même d'un air vicié. A bon prix. L'énergie grise, l'eau virtuelle, les sols éventrés et contaminés, et le prix social nécessaires à ces produits miracles, c'est ailleurs que d'autres le paient...

« L'Afrique n'est pas assez entrée dans l'Histoire », tandis que « nous aidons les pays pauvres à se développer et s'industrialiser ! ». Sauf que les accords miniers ou d'achat de terres relèvent souvent de contrats léonins d'exploitation et que les nouveaux territoires de l'agrobusiness relèvent de l'accaparement des ressources et des terres. Et quand en 2008 les prix des matières agricoles augmentent de 140% et provoquent une crise alimentaire, la Banque mondiale analyse sans fard que 75% de cette hausse est due à l'utilisation de nourriture pour fournir des biocarburants aux gentilles voitures de l'Union européenne. À nous la palme et tant pis pour leurs légumes.

« La Chine accapare les terres en Afrique » tandis que « nous y travaillons généreusement avec nos partenaires pour irriguer les terres arides ». Le débat se présente désormais sous le faux nez d'une guerre de civilisations, théorisée par S. Huntington en 1994 et claironnée par les néoconservateurs-riche-s qui aiment à essentialiser : « les Chinois-e-s sont essentiellement des êtres collectivistes ! » Sauf que la Triade et les concurrent-e-s économiques sont en compétition féroce et obéissent en réalité aux mêmes règles du productivisme. La stratégie fonctionne : pour faire mal, il est efficace de dissimuler une vulgaire guerre commerciale derrière le paravent mystificateur d'une hiérarchie des valeurs civilisationnelles.

ÉVOLUER ? LA VIE ET LA VÉRITÉ CONTRE LES CERTITUDES ET LA MORT.

Certain-e-s sont demeuré-e-s littéralistes. C'est à dire qu'ils tiennent au premier degré de lecture de ceci : « Dieu les bénit et leur dit : À vous d'être féconds et multiples, de remplir la terre, de conquérir la terre, de commander au poisson de la mer, à l'oiseau du ciel, à toutes les petites bêtes au ras du sol » (Genèse 1, 28).

Pourtant, d'autres, au départ du même texte, travaillent l'exégèse visiblement : « Il est effrayant de constater que les capacités accrues de la technologie donnent "à ceux qui ont la connaissance, et surtout le pouvoir économique d'en faire usage, une emprise impressionnante sur l'ensemble de l'humanité et sur le monde entier. Jamais l'humanité n'a eu autant de pouvoir sur elle-même et rien ne garantit qu'elle s'en servira bien, surtout si l'on considère la manière dont elle est en train de l'utiliser [...]". En quelles mains se trouve et pourrait se trouver tant de pouvoir ? Il est terriblement risqué qu'il réside en une petite partie de l'humanité " »

Ou aussi : « Toute augmentation de pouvoir n'est pas forcément un progrès pour l'humanité. Il suffit de penser aux technologies "admirables" qui ont été utilisées pour décimer des populations, lancer des bombes atomiques, anéantir des groupes ethniques. Il y a eu des moments de l'histoire où l'admiration du progrès ne permettait pas de voir l'horreur de ses effets. Mais c'est un risque toujours présent, car « l'immense progrès technologique n'a pas été accompagné d'un développement de l'être humain en responsabilité, en valeurs, en conscience [...]. L'homme est nu, exposé à son propre pouvoir toujours grandissant, sans avoir les éléments pour le contrôler. Il peut disposer de mécanismes superficiels, mais nous pouvons affirmer qu'il lui manque aujourd'hui une éthique solide, une culture et une spiritualité qui le limitent réellement et le contiennent dans une abnégation lucide ». Il n'est pas étonnant qu'un pouvoir aussi grand en de telles mains puisse anéantir la vie, alors que la matrice de pensée propre au paradigme technocratique nous aveugle et ne nous permet pas de voir ce problème très grave de l'humanité d'aujourd'hui. »

Discours d'un auteur marxien post-moderne ? Non, c'est jusqu'au Vatican que l'information est validée : Pape François, Laudate Dominum, 23 et 24, 2023. On ne cherche pas à vous convertir. Mais quand l'évidence a pénétré jusqu'à la plus vieille institution du monde, c'est qu'il faut être fort malhonnête pour encore la nier...

L'ÉCONOMIE, TRIBUTAIRE DE L'ÉCOLOGIE !

Quand le rapporteur spécial de l'ONU confirme l'évidence : les savoirs ancestraux des paysan-ne-s sont la clé d'un avenir nourricier ! Plus qu'une simple méthode de culture de la terre, l'éthique agroécologique cherche à concilier durablement l'être humain, la terre, la production et le partage des ressources. Concevoir que chaque élément simple participe d'un ensemble vivant et interconnecté. La permaculture, par exemple, étudie les comportements nécessaires et applique les différentes pratiques spécifiques aux exigences de chaque écosystème, dans le sens d'une coopération symbiotique entre l'être humain et la nature. Pour vivre, nous avons donc moins besoin de fast-food que d'éthique écologique, cette discipline philosophique qui pense les liens complexes entre l'espèce humaine et les autres espèces vivantes et non-vivantes de l'écosystème global terre. Nos meilleurs spécialistes ? Les paysan-ne-s de tous les pays, asservi-e-s, expulsé-e-s, tué-e-s pendant les décennies de triomphe de l'agriculture productiviste qui a tant décimé les atouts de la terre. Évidemment, ce ne sera pas moins cher que pas cher : le prix de la nourriture échapperait enfin aux fluctuations de la spéculation boursière et des valorisations monétaires artificielles. La vie n'a pas de prix.

DES INSTITUTIONS ÉCONOMIQUES DOMINENT L'ENVIRONNEMENT !

Au final, on promet 3.2° de réchauffement pour 2050. On s'en gausse, flonflons, champagne. Tandis que le GIEC, pourtant peu indépendant formellement des États, recommande un seuil critique d'une augmentation de 1.5° avec une urgence et une assertivité qui n'est pas coutumière de l'expression scientifique. Les pouvoirs politiques semblent résignés : la concurrence internationale et les croissances domestiques valent bien qu'on leur sacrifie plusieurs générations présentes et à venir. Signe dramatique, la guerre s'est répandue aux quatre coins du monde, comme un dérivatif. Entretemps ? La quantité globale des émissions de gaz à effets de serre continue d'augmenter et la richesse qu'elles génèrent, drainée davantage vers des actrices dont la vocation n'est pas la responsabilité « des externalités négatives » ni la redistribution équitable. Depuis le Sommet de la Terre de 1972, une grand-messe est célébrée chaque année autour des enjeux environnementaux mondiaux, le climat et ses bouleversements. 28 COP plus loin, les États ritualisent leurs engagements à réduire les émissions. Mais le « schisme de la réalité », selon la formulation d'Amy Dahan, est là, patent : les gouvernements s'engagent surtout à ne pas remettre en jeu les causes fondamentales de la problématique, c'est-à-dire notre modèle global de développement. Tous coincés dans une même logique productiviste. L'Union européenne par exemple, bornée par ses traités néolibéraux - certainement la plus active en le domaine pourtant ! - ne peut que constater son impuissance à faire advenir un autre possible face à « ses partenaires » du G7 ou du G20. Ses membres étatiques le désirent-ils réellement d'ailleurs lorsqu'ils utilisent le Protocole de Kyoto comme un outil financier qui légitime le droit de polluer encore et de pérenniser la domination des centres sur les périphéries ? En 2024, aucune institution internationale ne semble en mesure de construire un accord engageant, contraignant, différencié et ambitieux. Nous devons pourtant nous dépêtrer de nos confortables habitudes.

« MA » RÉSERVE, VIERGE ET RENTABLE !

« L'Afrique verte, vierge, sauvage mais malheureusement surpeuplée, dégradée qu'il faut absolument protéger des Africains. »¹⁸ Voilà un tropisme indécrottable et bien eurocentré. Les parcs des Virunga, Salonga ou de Murchison Falls connaissent aujourd'hui la tragédie des bouts de terre magnifiques que les occidentaux ont prétendu protéger en se les réservant. Déjà les colonisateurs belges y préféraient sauver les gorilles en virant les Twa de leurs terres ancestrales où ils vivaient en phase avec les équilibres écosystémiques séculaires. Comme si le mode de vie pygmée représentait la menace qui pèse sur les peluches préférées des dominant-e-s. « Virez-moi ces sauvages de ma réserve ! ». Le concept de « réserve naturelle » est né de la colonisation et la prétention toute européenne à savoir ce qui serait bon. En tout cas, c'est bon pour le tourisme de luxe et du safari.

Mais la baudruche est dégonflée : les militant-e-s écologistes et décoloniaux ne sont pas dupes de cet avatar de la domination qui recourt à des arguments environnementalistes. Un exemple ? Aujourd'hui, la transnationale Total Énergies s'est vu concéder le droit d'y exploiter un champ pétrolifère de 130 puits et un pipe-line chauffé de 1440 km qui va traverser plusieurs réserves pourtant interdites et des lieux de vie précieux et vitaux pour leurs habitant-e-s. Le projet est accompagné de ses séductions financières... Résultat ? Le sanctuaire peut être souillé, la forêt détruite, le maillage écosystémique bouleversé, les populations déplacées manu militari, les bénéfices privatisés.

Être contre ? Les ONG qui combattent le projet sont souvent perçues comme des "empêcheurs d'enrichissement". Mais cette vision des choses, l'activiste Baracka Lenga la regrette. "Nous ne pouvons pas nous réjouir de gagner de l'argent sur le dos de la planète. Nous avons déjà un problème avec les pluies. Le niveau des rivières a baissé à cause du changement climatique. Ce projet va aggraver cette crise. Or dans les zones rurales, 99% des gens dépendent de la pluie pour cultiver. On va détruire leur gagne-pain. Comment vont-ils survivre ?"¹⁹ Quant à Total, elle va bien merci. En 2023, la transnationale a rémunéré ses actionnaires comme jamais grâce aux prix plantureux pratiqués avec froide stratégie dans le contexte de la guerre en Ukraine. Mais qu'est-ce que la honte ?

RETARDER, COLLECTIVISER ET INSTRUMENTALISER LA CHARGE DE LA PREUVE.

Déchets chimiques, nucléaires, émissions de carbone et particules fines ? La technologie nous sauvera. Pour cela, il faut continuer, augmenter, croître ! Pourtant, la pensée scientifique l'a identifié depuis longtemps : chaque innovation technologique qui se présente comme la solution au problème du jour augmente conséquemment la consommation globale de ce qui génère le problème. Vicieux l'effet rebond. Le questionnement critique des causes d'une problématique n'est jamais sexy : serait-ce qu'il serait évident qu'il faille modifier des comportements nuisibles ? Horreur ! Ainsi, l'entreprise transnationale Exxon sait scientifiquement au moins depuis 1982 que les émissions de carbone rendront vite la vie impossible⁵. Sa connaissance des faits scientifiques est avérée dans ses propres archives. Pas de quoi fouetter un chat ! Exxon a continué à déployer une intense activité de lobbying pour promouvoir le pétrole et déjouer les volontés de réglementer⁶. Quand la preuve de la nuisance collective est enfin faite, les gains sont depuis longtemps privatisés. La responsabilité ? Volatilisée, délétère comme le gaz nocif. Il est alors le moment de vendre un nouveau mirage technologique. Connaissez-vous les dernières lubies ?

L'AUTRE ÉCOLOGISTE, CE TERRORISTE !

Dans les démocraties occidentales, des gouvernements « condamnent » souvent le recours à la violence. A priori, l'argument est indépassable. Pourtant, sous le prétexte d'accords de coopération ou d'aide au développement, des entreprises industrielles agricoles ont loué ou acheté des milliers d'hectares dans des pays qui manquent cruellement de ressources nourricières. Le cynisme de la démarche, au départ occidentale, a fait recette : le modèle est aujourd'hui aussi largement pratiqué en toute transparence par la Chine par exemple. Sous la forme de contrats. Léonins et largement illégitimes sans doute, mais légaux. N'est-ce pas là une forme néocoloniale de relation internationale ? Au prétexte de les aider, entrer chez les pauvres et leur imposer le lexique et la syntaxe des lois économiques qui les asserviront, comme l'analysait récemment le Pape François, taxé d'« imbécile » et de « communiste » par ses adversaires libertariens.

Et si le contrat n'est pas respecté, la menace de la rétorsion à l'égard de toute une population devient-elle légitime ? Quand des personnes défendent pacifiquement des droits collectifs à travailler et habiter la terre où elles vivent, et qu'elles sont ensuite contraintes à se défendre - parfois avec violence ! - contre la colonialité des conditions contractées par d'autres, où les causes fondamentales de la violence résident-elles ? La réduction des êtres humains et des ressources de vie à une marchandise monnayable serait-elle une cause primaire d'injustice et de violence ? L'autodéfense, l'intérêt écologique commun et la justice sociale peuvent-elles s'accommoder de l'usage de la violence ?

Les exemples ne se comptent plus : le modèle de développement capitaliste exerce une pression forte sur des humains et sur les terres. Quels sont les chemins de la résistance légitime ?

LA GUERRE, C'EST VERT J'ESPÈRE !

« Sous le prétexte de l'urgence climatique, l'Union européenne s'apprête à signer un chèque en blanc aux compagnies minières et à des industries problématiques, sans se poser les questions nécessaires sur quels sont les minerais réellement critiques, pour quelles utilisations et quels objectifs, et sans hiérarchiser et discriminer les usages. Cela ne peut que mettre en péril les objectifs climatiques de l'UE, en rendant le Green Deal à la fois plus coûteux, et moins populaire auprès des populations affectées par l'exploitation minière. Et cela ne rendra probablement pas non plus l'Europe plus sûre, puisque les métaux seront utilisés pour fabriquer des armes qui seront ensuite exportées dans le monde entier. » Conclusion du rapport de CEO¹⁰, publié en novembre 2023 : *Du sang sur le « Green Deal » ? Comment l'UE, sous prétexte d'action climatique, s'est mise au service des multinationales des mines et de l'armement.*

« L'activité militaire des États de la planète, et les guerres, sont responsables d'au moins 6,5% de la totalité des émissions de gaz à effet de serre. Elles détruisent les écosystèmes, elles ravagent des villes et des populations, elles éloignent l'un de l'autre les États de la planète que tout, au contraire, devrait rapprocher. » Lire l'invisibilisation des nuisances environnementales de l'activité militaire : la brochure CNAPD¹¹ !

LA « TRANSITION VERTE », C'EST MORT !

Le fétiche est abîmé. Le « greenwashing » est le signe le plus visible de la récupération par les plus grands acteurs de pollution dans le but de perpétuer la religion productiviste. Ceux là même qui ont entrepris de retarder l'évidence scientifique entrent depuis une bonne dizaine d'années à promouvoir l'adaptation stratégique. Ce qui est bien avec une adaptation, financée par chacun-e ou la collectivité, c'est qu'il ne faut plus interroger les causes et les responsabilités historiques. Causes dont justement il est évident que ces mêmes acteurs y participent sans limite pour y glaner un maximum de bénéfices. Moyennant quelques adaptations, devenues rentables car notamment fonctions de l'urgence créée largement par elleux, on pourra donc continuer à produire et reproduire encore. Youpie. Mais dommage donc. Car ce concept de « transition » pensé ailleurs avec de belles intentions perd toute son authenticité depuis qu'elle est reprise la bouche en cul-de-poule et la main sur le cœur par les responsables politicien-ne-s d'un changement nécessaire. Pour qui roule-t-on ?

MUSCLER SA SÉCURITÉ ÉNERGÉTIQUE ?

La compétition pour les ressources naturelles est source de guerre. Évidence. Pourtant dans un monde fini, nous savons que seule la coopération autour des enjeux humains permettrait que, toustes, nous puissions continuer à vivre. Est-ce là seulement le souhait partagé ? Le concept stratégique de l'OTAN par exemple, l'alliance militaire occidentale, ne fait pas mystère de sa musculation. Notamment via l'armement nucléaire. Ne doit-elle pas en effet « sécuriser » les intérêts stratégiques de ses membres et « sécuriser » les voies d'approvisionnement énergétique ? Elle devrait donc se résoudre à développer le potentiel de l'autodestruction pour résoudre les enjeux collectifs. Absurdité. Pour exister, l'OTAN prophétise, fabrique et - malheureusement - réalise la menace et l'ennemi. Ce qui permet de justifier et réaliser une forme d'économie de guerre permanente. De telle sorte, elle entretient un rapport de domination profitable au monde sous couvert des très beaux concepts de « monde libre », de « démocratie » et de « légitime défense ». Dans cette lutte stérile, les États ont dépensé 2240 milliards en 2022¹². Imaginons tout ce qu'on pourrait réaliser avec cette somme pour réinventer une écologie en commun. Mais selon vous, quelles sont les menaces réelles qui pèsent sur nous ? Comment classeriez-vous les menaces ? L'ONU propose en tout cas une tout autre priorisation : pourquoi accordons-nous collectivement davantage de crédit politique et médiatique à la réponse militaire, destructrice et occidentalocentrée, de l'OTAN ?

ANDROÏDE PARANOÏDE, MON AMOUR !

La terraformation, c'est la science qui étudie la transformation de l'environnement d'une planète ou d'un corps céleste pour le rendre habitable en le faisant correspondre aux caractéristiques terrestres. Pour ne donner qu'un exemple célèbre, Elon Musk, qui se rêve en sauveur de l'Humanité, prévoit de terraformer Mars. Et il n'est pas le seul. La conquête de Mars semblerait être devenue le nouveau sport de compétition prisé des milliardaires. La prospective d'un monde d'humains augmentés ne relève plus de la science-fiction. Fuite en avant ? La domination de la nature jusqu'à la transsubstantiation de nos propres caractéristiques essentielles ? Dominer la nature conduit à faire contre elle. Est-il souhaitable d'artificialiser un monde dans le but de s'échapper entièrement de ses contraintes naturelles ?

MOI, JE VAINCS LA MONTAGNE !

Les distances ont rétréci. Non pas que la Terre se soit racrapotée. En canalisant l'énergie fossile, l'être humain a augmenté la vitesse, la quantité et la densité de son déplacement à une échelle telle que la perception de l'espace a été relativisée et amoindrie. Qu'est-ce que prendre sa voiture subventionnée pour aller skier chaque année à 1000 kilomètres de chez soi ou chasser le lion artificiel à 8000 ? L'inaccessible est dominé. Quelques achats pour dépasser sa nature. Comment dire ? On peut aujourd'hui être incapable de s'orienter dans son bled ou de grimper trois marches mais il est possible en deux coups de cuiller à pot et avec 5 balles d'admirer les panoramas les plus spectaculaires à 3000 mètres d'altitude. Serions-nous chacun-e devenu-e des surhommes ? Cette facilité matérielle crée un biais d'ancrage sur nos capacités à affronter les contraintes de la vie et nourrit le fantôme des désirs infinis. Artifice soutenable ? Cette conception diffuse dissimule les coûts derrière le prix bradé par toutes sortes de subventions et passe-droits. Quand le rideau tombe, c'est la désolation : les nouveaux équilibres ne permettent plus la régénération du cycle de la vie.

CONSOMMER À NE PLUS SAVOIR QU'EN FAIRE !

La société d'abondance paraît si lisse dans les rayons du supermarché. Mais cette quantité insatiable et qui paraît inépuisable s'accompagne d'une ponction insoutenable des ressources naturelles. En aval, la Belgique envoie ses déchets par bateau à l'autre bout du monde. Pour maquiller la communication des résultats, il suffit d'envoyer chez les autres les externalités négatives à grands renforts de cargos. Bon d'accord, ce n'est pas l'ensemble des déchets. Nous aimons nous voir en champions du monde du recyclage. Mais les objectifs chiffrés ne sont déjà pas audacieux et nous sommes pourtant submergé-e-s. Un exemple ? Chaque année, frénétiquement, les Belges consomment un peu moins de 2.000.000 de smartphones. Où vont les déchets électroniques si peu recyclés (17,4 % en moyenne seulement¹⁴...) quand l'obsolescence les saisit si vite ? Entre autres expédients, ils sont chargés dans les vieilles voitures dont les Européen-ne-s ne veulent plus, direction le Congo. Ni très vu, ni très connu... Et là, la réglementation déficiente autorise à décharger la lie sans avenir du monde. Comme le fantastique continent de plastique qui s'est formé au cœur des océans, ce continent d'électronique déclassée n'est pas vraiment un lieu de vie qui peut se substituer à la destruction de la vie sur les territoires habités. Nos m@#ses, leurs emmerdes ?

ÇA PUE ÇA PÈTE, C'EST MON STEAK !

Manger de la bidoche à chaque repas a pu sembler normal. L'assiette type des années insouciantes du deuxième 20^{ème} siècle. On comprend désormais que pour mettre un steak tous les jours dans chaque bouche, il a fallu organiser un système industriel de production d'une ampleur insoutenable. L'élevage industriel est aujourd'hui une source majeure de la menace de déséquilibre écologique. Alors face à la raréfaction des terres, de l'eau et de l'air de qualité, il va falloir remuer d'autres protéines. Pour pérenniser et partager les suffisantes capacités nourricières.

LE SOLUTIONNISME PREND L'EAU...

Comment faire pour satisfaire la consommation d'eau d'un-e Belge ? S'il tire autour de 160 litres par jour de son robinet, iel consomme en réalité et en moyenne autour de 7000 litres au quotidien au travers de l'ensemble de ses actes de consommation ! Ben oui, ses deux baignoires par exemple, c'est aussi de l'eau par milliers de litres pour la construction et l'extraction du pétrole. Sur la Terre, on pense souvent que les barrages sont la solution aux besoins grandissants d'eau. En réalité, leurs conséquences, les externalités négatives, sont souvent invisibilisées derrière le prestige techno-industriel, l'enjeu financier, la sous-traitance. Conflits sociaux et internationaux, dette publique mutualisée, perturbation des écosystèmes, disparition d'habitats, réduction de la biodiversité, appauvrissement des sols d'aval, concentration des polluants piégés avec les sédiments dans le bassin de retenue, etc. Et quand il s'agit de vendre un éléphant blanc, la publicité des grandes entreprises vante les « solutions ». Quand la ligne budgétaire est un peu courte et les profits capitalistes assurés, il reste au commun le béton, les emmerdes et moins de solution... N'est-ce pas une fuite en avant d'espérer toujours que nous sauve la technologie ? L'analyse montre en tout cas que l'innovation technologique commerciale autorise surtout la croissance des consommations effrénées et maintient par rebond ce qui nous tue lentement. Résultat ? Le solutionnisme est une illusion qui mystifie les besoins réels de choix politiques pour un changement. Ceux-ci seront possibles s'ils s'appuient sur la connaissance scientifique dont la rationalité est animée par la compréhension écologique des équilibres. Pas sur le GPS de l'offre et de la demande...

FOIN DE SURVIVALISME !

L'individualisme survivaliste, c'est le triomphe de l'anomie et du toustes contre toustes. Les valeurs qu'il charrie sont masculinistes, prônent la force et la sélection, l'ensauvagement, attisent la violence comme elles accélèrent l'effondrement. Pour se préparer au pire, il faut anticiper, dit-il : construire un blockhaus, acheter un Hummer, un fusil à lunettes, faire des stocks de nourriture industrielle lyophilisée, acheter et reracheter des vêtements Hi-Tech, consommer du stage de compétences à la survie, apprendre à se méfier des autres, promouvoir l'organisation vigilantiste et paramilitaire. Précipiter plus vite et plus fort. Il a donc fallu anéantir des modes de vie, pour se les approprier ensuite, et les vendre aujourd'hui dans une économie qui atomise et privatise le génie humain. Les peuples premiers du continent américain savaient vivre, eux. Aujourd'hui, au bout des processus de débridement de la logique de leur génocide, le capitalisme financier individualisé vend sa camelote à ce qui reste de l'humanité : survivre. Non. L'histoire qui nous attend ne sera pas un immense jeu cruel. Les pistes seront nécessairement collectives et coopératives.